

Dictée du 30 avril 2018. Texte de JMG Le Clézio

Désert J M G Le Clézio (mai 1980)

L'ouvrage de Jean-Marie Le Clézio se compose de deux récits qui alternent et se succèdent.

L'un, qui se déroule dans le désert, s'identifie grâce à une typographie particulière. Il évoque la migration des "hommes bleus" chassés du Rio de Oro dans les premières années du XXe siècle par les soldats français. Mais le désert est "le seul, le dernier pays libre peut-être, le pays où les lois des hommes n'avaient plus d'importance". Guerriers, femmes, enfants, troupeaux de chèvres, chameaux, chevaux remontent vers le nord. Soif, misère, vivres qui s'épuisent sont le funèbre accompagnement de cette pitoyable caravane menée par le grand chef religieux nommé l'Eau des Yeux. Les fuyards espèrent trouver enfin une terre qui les accueillera. Dans les villes aux remparts de boue séchée qu'ils atteignent enfin, les habitants refusent d'ouvrir les portes. Alors, ils repartent: "Hommes, femmes, enfants aux pieds ensanglantés, ils avançaient sans faire de bruit, comme des vaincus..." Nour, l'adolescent qui a reçu la bénédiction du saint homme, continue, guidant un vieillard aveugle accroché à son épaule.

La sauvageonne illettrée

Le second récit n'est pas moins tragique. Lalla, orpheline élevée par sa tante, vit dans un bidonville en marge d'une cité du Maghreb. Lorsqu'elle a achevé la corvée d'eau, son plaisir est de gravir la dune, de regarder la mer, ou de monter vers le plateau rocailleux où les bergers mènent les chèvres. Elle y rencontre le plus sauvage d'entre eux, Hartani, et surtout elle imagine y entendre la voix de celui que la jeune fille appelle Es Ser, le Secret. Cet homme est un mirage, une vision, une nostalgie: "Elle ne voit de lui que ses yeux, parce que son visage est voilé d'un linge bleu, comme celui des guerriers du désert." Pour échapper à un mariage forcé avec un homme vieux et riche, Lalla s'enfuit en compagnie du berger muet. Recueillie par la Croix Rouge, transportée à Marseille, elle y retrouve sa tante. Elle est enceinte, femme de ménage dans un hôtel sordide, lorsque sa beauté est remarquée par un photographe. Devenue une cover-girl réclamée par les magazines, la jeune Africaine pourrait devenir l'héroïne d'un roman de gare, n'étaient le talent de l'auteur et la personnalité de la jeune fille. Car la sauvageonne illettrée ne se laisse pas griser par l'aventure qui la conduit à Paris. Elle qui n'a connu que la pauvreté, a dormi dans la rue avec les clochards et les mendiants, vêtue de haillons, affiche un souverain mépris pour l'argent et les robes somptueuses qui la vêtent. Elle leur préfère le vieux manteau marron de ses fugues à répétition.

En contrepoint, l'autre récit nous ramène à 1910 lorsque les tirailleurs sénégalais du colonel Gouraud massacrent les derniers hommes bleus: "Mais ce ne sont pas les guerriers invincibles qu'on attendait. Ce sont des hommes en haillons, hirsutes, sans armes." C'est pourtant le désert qui gagnera.

Lalla, prenant une poignée de billets dans la poche du photographe endormi, traverse à nouveau la Méditerranée. Elle escalade la dune de son adolescence, "comme si tout cela l'attendait". Seule, sur la plage, contre le tronc du vieux figuier de jadis, elle met au monde l'enfant d'Hartani. Dans le second récit, les survivants du massacre enterrent leurs morts: "Quand tout fut fini, les derniers hommes bleus ont recommencé à marcher sur la piste du sud, celle qui est si longue qu'elle semble ne pas avoir de fin." Pourquoi? Jean-Marie Le Clézio en délivre le sublime et terrible message: "Il n'y avait pas de fin à la liberté, elle était vaste comme l'étendue de la terre, belle et cruelle comme la lumière, douce comme les yeux de l'eau."

- Classé par **Lire** en deuxième position des vingt meilleurs livres de l'année, le roman exerce un étrange pouvoir. Bernard Pivot l'avoue dans son éditorial: "A peine avais-je fini la lecture de Désert que j'eus la certitude qu'avant peu je serais dans l'obligation de le relire."

Jean-Marie Gustave Le Clézio, plus connu sous la signature J. M. G. Le Clézio, né le 13 avril 1940 à Nice, est un écrivain de langue française, de nationalités française et mauricienne.

Il connaît très vite le succès avec son premier roman publié, *Le Procès-verbal* (1963). Jusqu'au milieu des années 70, son œuvre littéraire porte la marque des recherches formelles du Nouveau Roman. Par la suite, influencé par ses origines familiales, par ses incessants voyages et par son goût marqué pour les cultures amérindiennes, Le Clézio publie des romans qui font une large part à l'onirisme et au mythe (*Désert* et *Le Chercher d'Or*), ainsi que des livres à dominante plus personnelle, autobiographique ou familiale (*L'Africain*). Il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages de fiction (romans, contes, nouvelles) et d'essais.

Le prix Nobel de littérature lui est décerné en 2008 en tant qu'« écrivain de nouveaux départs, de l'aventure poétique et de l'extase sensuelle, explorateur d'une humanité au-delà et en dessous de la civilisation régnante. »

Désert 1. (mai 1980)

« Ils sont apparus » (Saguiet et Hamra, hiver 1909-1910)

Ils sont apparus, comme dans un rêve, au sommet de la dune, à **demi-cachés** par la brume de sable que leurs pieds soulevaient. Lentement ils sont descendus dans la vallée, en suivant la piste presque invisible. En tête de la caravane, **il y avait** les hommes, enveloppés dans **leurs manteaux** de laine, leurs visages masqués par le voile bleu. Avec eux marchaient deux ou trois dromadaires, puis les chèvres et les moutons harcelés par les jeunes garçons. Les femmes fermaient la marche. **C'étaient** des silhouettes alourdies, encombrées par les lourds manteaux, et la peau de **leurs bras** et de **leurs fronts** semblait encore plus sombre dans les voiles d'**indigo**.

Ils marchaient sans bruit dans le sable, lentement, sans regarder où ils allaient. Le vent soufflait **continûment**, le vent du désert, chaud le jour, froid la nuit. Le sable fuyait autour d'eux, entre les pattes des chameaux, fouettait le visage des femmes qui rabattaient la toile bleue sur leurs yeux. Les jeunes enfants couraient, les bébés pleuraient, enroulés dans la toile bleue sur le dos de leur mère. Les chameaux **grommelaient**, éternuaient. Personne ne savait où on allait. Le soleil était encore haut dans le ciel nu, le vent emportait les bruits et les odeurs. La sueur coulait lentement sur le visage des voyageurs, et **leur peau** sombre avait pris le reflet de l'indigo, sur **leurs joues**, sur **leurs bras**, le long de **leurs jambes**. Les tatouages bleus sur le front des femmes brillaient comme des **scarabées**. Les yeux noirs, pareils à des gouttes de métal, regardaient à peine l'étendue de sable, cherchaient la trace de la piste entre les vagues des dunes.

Il n'y avait rien d'autre sur la terre, rien, ni personne. Ils étaient nés du désert, aucun autre chemin ne pouvait les conduire. Ils ne disaient rien. Ils ne voulaient rien. Le vent passait sur eux, à travers eux, comme s'il n'y avait personne sur les dunes. Ils marchaient depuis la première aube, sans s'arrêter, la fatigue et la soif les **enveloppaient** comme une gangue. La sécheresse avait durci leurs lèvres. La faim les **rongeait**. Ils n'auraient pas **pu** parler. Ils étaient devenus, depuis si longtemps, muets comme le désert, pleins de lumière quand le soleil brûle au centre du ciel vide, et glacés de la nuit aux étoiles figées.

Ils continuaient à descendre lentement la pente vers le fond de la vallée, en **zigzaguant** quand le sable s'écroulait sous leurs pieds. Les hommes choisissaient sans regarder l'endroit où leurs pieds allaient se poser. **C'était** comme s'ils cheminaient sur des traces invisibles qui les conduisaient vers l'autre bout de la solitude, vers la nuit. Un seul d'entre eux portait un fusil, une **carabine à pierre *** au long canon de bronze noirci. Il la portait sur sa poitrine, serrée entre ses deux bras, le canon dirigé vers le haut comme la **hampe** d'un drapeau. Ses frères marchaient à côté de lui, enveloppés dans **leurs manteaux**, un peu courbés en avant sous le poids de **leurs fardeaux**. Sous leurs manteaux, **leurs habits bleus** étaient en lambeaux, déchirés par les épines, usés par le sable. Derrière le troupeau exténué, Nour, le fils de l'homme au fusil, marchait devant sa mère et ses sœurs. Son visage était sombre, noirci par le soleil, mais ses yeux brillaient, et la lumière de son regard était presque surnaturelle.

Ils étaient les hommes et les femmes du sable, du vent, de la lumière, de la nuit. Ils étaient apparus, comme dans un rêve, en haut d'une dune, comme s'ils étaient nés **du ciel sans nuages**, et qu'ils avaient dans leurs membres la dureté de l'espace. Ils portaient avec eux la faim, la soif qui fait saigner les lèvres, le silence dur où luit le soleil, les nuits froides, la lueur de la Voie lactée, la lune ; ils avaient avec eux **leur ombre géante** au coucher du soleil, les vagues de sable vierge que **leurs orteils écartés** touchaient, l'horizon inaccessible. Ils avaient surtout la lumière de leur regard, qui brillait si **clairement** dans la **sclérotique** de leurs yeux.

LES GALLICISMES :

Ce sont des **idiotismes** propres à la langue française.

- Ce sont des expressions comme "se mettre en quatre", "être sur les dents" ou des constructions comme "il y a", "c'est lui qui"
- Un **idiotisme** ou **expression idiomatique** est une construction ou une locution particulière à une langue, qui porte un sens par son tout et non par chacun des mots qui la composent. Il peut s'agir de constructions grammaticales ou, le plus souvent, d'expressions imagées ou métaphoriques. Un idiotisme est en général intraduisible mot à mot, et il peut être difficile, voire impossible, de l'exprimer dans une autre langue.
- **Par exemple**, en français « il y a » est un bon exemple d'idiotisme *non « imagé »* couramment utilisé : décomposé mot à mot cela n'a pas de sens, alors que cela signifie bien quelque chose pour qui connaît la formulation en elle-même.
« Couper l'herbe sous le pied » est un autre exemple, s'agissant cette fois d'une *expression imagée* qui peut être utilisée métaphoriquement telle quelle dans un autre contexte que celui qui lui a donné naissance (et donc avec une autre signification que celle de couper effectivement de l'herbe sous le pied). Une telle expression sera possiblement totalement incompréhensible si elle est traduite mot à mot dans une langue étrangère ; de même, un anglophone proposant qu'on se « secoue les mains » au lieu de se « serrer la main » commettra un anglicisme en calquant ce qu'il doit dire avec l'expression idiomatique anglaise to shake hands.

Gallicismes :

Il existe des idiotismes français peu ou pas métaphoriques dont l'usage ou le sens sont difficiles ou impossibles à rendre tels quels dans une langue étrangère. Il en va de pas mal d'aspects grammaticaux ainsi que d'une partie du vocabulaire courant, tellement usité que peu de francophones de naissance perçoivent le décalage entre le mot à mot de ces idiotismes et leur sens.

Par exemple :

le « il » impersonnel : se retrouve dans de nombreuses locutions comme « il y a... », « il faut... », « il se peut que... », « il pleut », « s'il vous/te plaît », etc.

le « si » : sorte de « oui/non » d'emploi bien particulier, adverbe en réponse contradictoire à une affirmation voire à une question négative. Exemple : « Martine n'aime pas les chats. - Si, elle est juste allergique » ou même « Martine n'aime pas les chats ? - Si, elle est juste allergique ».

« voyons voir... » : se dit à voix haute quand on se met à penser/réfléchir durant une conversation, sorte d'aparté.

« entendons-nous bien... » : mettons-nous d'accord.

Langages utilisant des idiotismes :

Tout comme l'argot, les idiotismes imagés permettent de parler de quelque chose sans le nommer explicitement. De ce fait les idiotismes sont particulièrement nombreux dans les

thèmes de langage plus ou moins illégaux (argot des voleurs par exemple), tabous ou à l'encontre de la morale ou de la bienséance (langage érotique par exemple).

Tradere trahere.

Traduire, c'est déjà trahir, disaient les Romains. Comment les médias anglophones ont-ils transcrit le désormais fameux « Casse-toi, pauvre con » de M Sarkozy chef de l'Etat ? « Fuck you, prick » (littéralement : « Je désire avoir des relations sexuelles avec toi, espèce de pénis »), comme on peut le trouver sur certains blogs ? Trop simple. Le mieux serait « sod off, bloody idiot » (va-t-en, idiot sanglant), si l'on en croit le Robert & Collins, cité par un internaute. Sod off, précise l'Urban Slang Dictionary, est la version britannique de l'insulte proférée plus haut. L'agence internationale Associated Press colle au verbe présidentiel : « get out of here, you total jerk » (sors d'ici, benêt complet). Sa concurrente Reuters a préféré « get lost, dumb ass » (va-t'en, âne attardé — quoique « ass » soit plus souvent traduit par « cul »).

Plus britannique que jamais, la BBC a choisi « get lost then you bloody idiot, just get lost! Et en jouant avec les mots, notons que "Casse toi, pauvre con" a comme anagramme "Ce sarcot nu, pavoise".

L'AUTEUR : Jean-Marie Gustave LE CLÉZIO (1940-...)

Ecrivain franco-mauricien, prix Nobel de littérature 2008.

Le Clézio est né en 1940 à Nice, ville natale de sa mère, avec un père médecin britannique qui était en service dans l'armée au Nigeria. Multiculturelle, la famille a des ancêtres bretons qui émigrèrent à l'île Maurice en 1798, ce qui expliquera l'attachement profond de l'écrivain à cette île de l'Océan Indien.

[L'ancêtre fondateur, Alexis-François Le Clézio, combattant à Valmy, quitte son village du Morbihan pour l'Isle de France en 1794. Quand, en 1810, l'Angleterre s'empare de l'île, rebaptisée île Maurice, la famille Le Clézio prend la nationalité anglaise, achète en 1850 la villa Euréka à l'intérieur des terres, dont les critiques s'accordent à reconnaître le rôle pour la sensibilité et la rêverie poétique de l'écrivain.

Mais au tournant du XXe siècle, des difficultés économiques et une dispute entre deux frères Sir Henri (Le Patriarche) et Sir Eugène conduisent à la diaspora en Europe (Angleterre, France) de toute une branche de la famille. Le grand-père de Le Clézio abandonne sa fonction de juge pour partir sur l'île Rodrigues à la recherche du trésor supposé d'un Corsaire. À l'âge de 15 ans, Jean-Marie découvre dans une valise les plans et les croquis qui avaient servi à la préparation de l'expédition. De quoi alimenter son goût de l'aventure! Cette histoire familiale, Le Clézio l'a transposée dans divers romans: *Le Chercheur d'or* (1985) *Voyage à Rodrigues* (1986), *La Quarantaine* (1995), *Révolutions* (2003) et *Ritournelle de la faim* (2008). Il manifeste son intérêt pour la langue créole en publiant, avec son épouse Jemia, *Les Sirandanes* (1990).]

« Si j'examine les circonstances qui m'ont amené à écrire [...] je vois bien qu'au point de départ de tout cela, pour moi, il y a la guerre », déclarait Le Clézio dans son Discours de Suède. Alors que le père, médecin de l'armée britannique au Nigeria, ne peut rejoindre la France occupée, la famille doit en effet se réfugier à Roquebillières, dans l'arrière-pays, quand les Allemands entrent à Nice. Le début d'*Étoile errante* (1992), les prologues d'*Ourania* (2006) et de *Ritournelle de la faim* décrivent le quotidien de ces « heures grises » : le couvre-feu, le rationnement, la peur, mais aussi, en contrepoint de la réclusion et des privations, la découverte de l'écriture, de la lecture, la musique, la rêverie. À la fin de la guerre, le jeune J.M.G. Le Clézio s'initie au cinéma avec le Pathé baby de sa grand-mère, décrit dans *Ballaciner* (2007).

Après une enfance à Roquebillière près de Nice où le jeune Le Clézio composa des poèmes et devora des bandes dessinées, il partira au Nigeria avec sa mère pour rejoindre son père. Cette année en Afrique fera l'objet du roman « *Onitsha* » (1991), dans lequel un jeune garçon part pour l'Afrique avec sa mère, rejoignant un père qui y chasse ses propres rêves. Après un passage par l'université de Bristol, il étudie à l'Institut d'Etudes Littéraires de Nice. En 1964, il passe sa maîtrise à Aix-en-Provence et achèvera un doctorat sur l'histoire mexicaine à Perpignan en 1983.

En 1959, Le Clézio prend un poste de lecteur de français à Bath (c'est l'époque où il hésite entre le français et l'anglais comme langue littéraire). Il épouse à Londres Marie-Rosalie, de mère polonaise et de père officier français. Leur fille Patricia naît en 1961.

Son entrée dans la littérature se fait par la grande porte avec son premier roman, *Procès-verbal* (1963). Influencé par le nouveau roman, Sartre et Camus, ce texte repose sur le traumatisme collectif issu de la guerre d'Algérie et l'esprit rebelle des années 60, à travers l'histoire d'un personnage marginal, incarnation de l'aliénation de toute une

génération. Publié par la maison Gallimard, *Procès-verbal* reçoit le **prix Renaudot** et est acclamé par l'ensemble des critiques littéraires.

En 1967, il part effectuer son service militaire en Thaïlande d'où il sera expulsé pour avoir protesté contre la prostitution des enfants. Il finira son service militaire au Mexique.

Nouvelle expérience fondatrice : il découvre les cultures amérindiennes.

Dans le même temps, il publie deux recueils de nouvelles, *La fièvre* (1965) et *Le déluge* (1966), qui insistent sur la peur qui règne dans les grandes cités occidentales.

Les années suivantes, il part vivre chez les indiens Embera-Wounaan au Panama, enseigne à l'université de Mexico, à l'université de Boston et à l'université du Texas et visite l'île Maurice.

À ce pays d'élection, il consacre un certain nombre d'essais : *Mydriase* (1973), *Trois villes saintes* (1980), *Le Rêve mexicain* (1989), la biographie de *Diego et Frida* (1992).

De **1963 à 1975**, Le Clézio eut l'image d'un auteur rebelle et innovant, explorant les thèmes de la langue, de l'écriture et se lançant dans des expérimentations dans la veine de Perec et Butor. Il s'engagea sur des thèmes écologiques (*Terra amata*, 1967 ; *Le livre des fuites*, 1969), publia des œuvres méditatives comme *L'extase matérielle* (1967).

En 1975, il épouse sa seconde femme, Jemia, descendante des Aroussiya - une tribu nomade du Sud marocain : Alice-Marie-Yvonne (Amy), née en 1977 et Anna en 1982.

Depuis les années 80, sa candidature pour une bourse au CNRS, lui ayant été refusée, il part vivre au Nouveau-Mexique. Sa vie se déroulera désormais entre Albuquerque, à la frontière des USA et du Mexique, où il enseigne, Nice, à la frontière de la France et de l'Italie, l'île Maurice, un des lieux où la multiculturalité est la plus importante, et La Bretagne de ses origines à laquelle il semble de plus en plus attaché. Ce qui lui fait dire : « je vis dans les lisières, entre les mondes ». Mais il revient périodiquement à Paris « prendre l'air du temps ». C'est ainsi qu'il écrit *Poisson d'or* en 1997, un roman sur l'immigration en France, d'une brûlante actualité. En 2008, il fait de longs séjours en Corée du Sud où il donne des cours de littérature française.

Il change radicalement de style par la suite, s'orientant vers des thèmes plus populaires comme l'enfance ou les voyages, rendant son œuvre accessible au grand public. Il recevra ainsi le **Grand Prix de Littérature Paul Morand** décerné par l'Académie française pour « *Désert* » (1980), récit contrastant la splendeur d'une culture perdue du désert nord-africain avec la question des immigrés en Europe. Ses thèmes favoris convergeront dans « *Chercheur d'or* » (1985), récit d'aventure et de chasse au trésor aux îles Rodrigues de la fin du XIXe siècle au début du XXe, chasse au trésor qui se transformera en quête spirituelle. Cette quête d'un paradis terrestre sera récurrente dans son œuvre, avec le roman *Ourania* (2005) ou encore dans *Raga: approche du continent invisible* (2006), essai traitant des modes de vie en voie de disparition de l'Océan Indien face à l'avancée de la civilisation.

L'histoire familiale est une autre thématique de l'œuvre de Le Clézio. Depuis *Onitsha* (1991), il explore sa propre histoire qu'il poursuit dans *La quarantaine* (1995) ou encore *Révolutions* (2003) et *L'africain* (2004), qui est l'histoire de son père. On y retrouve les questions de l'exil, des mémoires de jeunesse et des conflits culturels.

Récemment, Le Clézio a publié *Ballaciner*, une réflexion sur l'histoire du cinéma et son importance dans sa vie, et *Ritournelle de la faim* (2008).

En 2008, il devient le premier auteur d'expression française à recevoir le Prix Nobel depuis Claude Simon en 1985.

Pour compléter la bibliographie :

Les musées sont des mondes. Sous la direction de Marie-Laure Bernadac. Coédition Gallimard / musée du Louvre Éditions

Histoire du pied et autres fantaisies. Collection blanche, Gallimard

Tempête. Collection blanche, Gallimard, Paris,

Alma. Collection blanche, Gallimard, Paris, 352 pages.

Bitna: Sous le soleil de Séoul, Stock, Paris, 272 pages. 2018 (première édition en coréen.)